

Des gens et des paysages intéressants

Teresa Wasser

Numéro 3, automne 2021

Les gens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98671ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (imprimé)

2564-1824 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Wasser, T. (2021). Des gens et des paysages intéressants. *Siggi*, (3), 7–13.

Des gens et des paysages intéressants

Photographe :

ERIC PAWLITZKY,
Berlin

Eric Pawlitzky est photographe. Il habite Berlin. En 1981, il a parcouru 312 km à pied, traversant ce qui était alors la République démocratique allemande. En 2020, il a refait le même trajet, cette fois accompagné pendant une partie du trajet de la sociologue Teresa Wasser.

Autrice :

TERESA WASSER,
Erfurt

En octobre 2020, juste avant le deuxième confinement, Eric et Teresa ont parcouru la Saxe-Anhalt, une région dévitalisée de l'est de l'Allemagne, dans le cadre d'un projet artistique.

L'an dernier, nous étions en Saxe-Anhalt. Nous cherchions des gens à qui parler, mais c'était franchement décourageant, tu te rappelles, Eric ? Les rues étaient désertes. Ce n'était pas la pandémie. Les rares personnes que nous croisions étaient fières de nous serrer la main, de ne pas porter de masque. La région est dépeuplée depuis longtemps, pas depuis 1981, mais au moins depuis les années 1990 alors que beaucoup l'ont quittée pour travailler à l'Ouest ou dans de grandes villes.

Nous étions comme des vautours. Tous les prétextes étaient bons pour rencontrer des gens. Après avoir pris tant de photos de ce paysage plat et désolé, le temps était venu d'échanger avec ses habitant·e·s, d'explorer la relation souterraine entre mentalité et territoire, l'idée au cœur de ton projet artistique. Si tu t'intéresses avant tout aux paysages, mon attention se porte plutôt sur les gens. Tout au long de notre expédition, tu as insisté pour faire des portraits de personnes « intéressantes » (comme la chamane-bergère complètement tatouée et maquillée, en robe longue, ou les hommes dont la coupe de cheveux rappelait amèrement les années 1930). Je craignais d'abord que ces gens nous fassent oublier les autres, ceux qui attireraient moins le regard, mais qui méritaient peut-être au moins autant notre intérêt. J'ai un peu changé d'avis depuis.

♦ ♦ ♦

La feuilletoniste et romancière Irmgard Keun (1905-1982) a écrit le 1^{er} novembre 1940 une lettre à une amie qui pourrait peut-être contenir notre maxime secrète¹, celle qui motive notre travail tout en étant en tension avec lui. Elle fait allusion à un homme qu'elle a rencontré en vacances et qui commençait à la lasser.

Il a eu, à un moment, un effet très stimulant sur moi. Mais c'est fini. Il était si merveilleusement primitif; je n'avais pas encore connu de tels êtres de si près, et c'était intéressant pour moi. Et ce qui m'intéresse vraiment me plaît aussi. Mais, maintenant, je l'ai pour ainsi dire lu jusqu'au bout, et il n'est pas un livre que je pourrais lire de nouveau, encore et encore. Et, pour lui, j'ai toujours été une lecture épuisante².

¹ Voir la traduction d'un texte d'Irmgard Keun dans la section « (Re)découvrir un classique », p. 48-49.

² Reproduite dans la revue *Sinn und Form*, janvier-février, 2020 p. 9 et ici traduite par Teresa Wasser.





J'aime cet extrait. Keun touche à la curiosité qui pousse vers des rencontres improbables. Elle renvoie aux frontières brouillées entre nos observations — qu'on soit romancier·ère, photographe ou sociologue — et notre vie, à l'attrait de connaître des gens qui deviennent des personnes, des individus, avec un nom et une physionomie propres. Il ne s'agit pas tant d'attirer de potentiel·le·s lecteur·rice·s ou de futur·e·s visiteur·se·s à des expositions avec des personnes intéressantes, mais d'une soif d'aventure et de connaissances.

♦ ♦ ♦

Nous avons commencé la première journée de notre expédition par une promenade dans le village D. Nous étions arrivé·e·s la veille, en fin d'après-midi.

Deux hommes dans la quarantaine, en habits de travail et arborant la coupe de cheveux style années 1930, fixaient une rampe devant une maison.

— *Morgen!*

**«Et ce qui
m'intéresse
vraiment me
plaît aussi.»**



Nous les avons salués, parce qu'on fait comme ça ici, parce que nous étions impatient·e·s de nous entretenir avec des habitant·e·s du village, et aussi parce qu'ils avaient en quelque façon piqué notre curiosité.

— *Morgen*, ont répondu les deux hommes.

— Êtes-vous arrivé·e·s hier vers 18 h, avec une voiture immatriculée à Munich ? a affirmé plus que questionné un des deux hommes, histoire d'étaler son sens aiguisé de l'observation [le M, pour la ville de Munich, indique qu'il s'agit d'une voiture de location].

Tu ne t'es pas fait prier pour vendre ta salade :

— Je suis venu ici il y a 39 ans, je refais le même trajet...

— Tu as toute une paire de lunettes... t'a interrompu l'un des deux hommes avant que tu aies pu justifier ma présence.

La remarque de l'homme m'a fait sourire. Tu m'avais tout juste raconté que tu avais fait un effort pour passer inaperçu : tu avais revêtu un jeans et une sobre veste de cuir noire. La première fois que je t'ai vu, Eric, tu étais assis à l'étage d'un restaurant italien au centre-ville d'Erfurt avec ta femme. Grand et chauve, tu portais un complet aux motifs colorés et des lunettes blanches en plastique et de forme excentrique. Ces mêmes lunettes te trahissaient et faisaient de toi un objet de curiosité pour les deux hommes. L'esthétique et sa matérialité, autant

ce qui nous plaît que ce qui nous déplaît, jouent un rôle important dans la possibilité d'une rencontre, ne crois-tu pas ?

Deux minutes plus tard, nous étions assis·es sur une véranda recouverte pour les soirées entre ami·e·s. Aux deux hommes s'étaient jointes deux femmes. Deux couples. Trois petits chiens aux poils bien taillés couraient sur la table à la recherche d'attention et de quelques miettes. Nous entendions un autre chien quelque part au loin. « Celui-là, il ne rentre pas dans la maison », a précisé une des femmes d'un ton ferme. Les quatre fumaient, un des hommes a fait jouer la musique d'un groupe de la région sur son téléphone. Café, bière, bière, café. Nos hôtes étaient loquaces. Ils nous ont entretenu·e·s : de la région, de leur travail exigeant, de leurs entreprises, de leurs rares vacances en Asie, de la fille d'un des couples qui étudie — faute d'avoir passé le concours de la police — en administration dans un établissement non loin.

Nous avons appris que les deux couples s'étaient rencontrés deux ans plus tôt dans un club échangiste où ils s'apprêtaient justement à retourner le soir même.

« Tu veux un verre de mousseux ? » m'a demandé un des hommes (j'aurais préféré boire une bière comme toi, mais on avait sans doute établi que ça ne convenait pas à une femme).

En caressant une des petites créatures poilues, j'inspectais discrètement l'espace du regard lorsque je l'ai vu. Si la coupe de cheveux et la musique choisie pouvaient laisser place à une certaine ambiguïté, le relief en bronze du Führer sous l'horloge en forme d'aigle sur le mur de l'autre côté de la pièce avait dissipé toute possibilité de doute sur les orientations idéologiques de nos hôtes.

Le temps filait et je te savais impatient, de faire un portrait et de reprendre la route. Tu as photographié un des deux hommes. Parce qu'il détonnait dans notre monde, tant d'un point de vue esthétique qu'idéologique, tu le

« *Pour lui,
j'ai toujours été une
lecture
épuisante.* »

trouvais sûrement «intéressant». J'ai ressenti un malaise en pensant au risque d'accorder une telle attention à cet homme : celui d'en faire l'objet d'une généralisation sur les «gens» dans l'est de l'Allemagne. Il est souvent attendu de moi, qui écris sur la région, que je documente une extrême droite que l'on aime voir partout et dont la matérialité ne s'était jamais autant révélée à moi que lors de cette matinée.

En nous accompagnant vers la sortie, l'hôte nous a montré sa Harley-Davidson, l'autre chien qui aboyait et qui s'est avéré être un gros chien de combat, et un *camping-car* appartenant à un des couples et garé dans l'entrée du garage.

♦ ♦ ♦

« *Pour lui, j'ai toujours été une lecture épuisante.* »

As-tu remarqué comment Irmgard Keun, dans l'extrait de sa lettre, ne traite pas que de son point de vue d'observatrice, mais aussi de celui de l'homme à la fois stimulant et lassant ? Pour nos hôtes, nous — toi plus que moi qui ne porte pas de lunettes extravagantes et dont le métier reste généralement énigmatique — étions aussi intéressant·e·s, du moins pour une matinée. Nous n'avons eu nul besoin de trouver, comme le voudraient les règles de l'intervention sociale, un point commun (l'amour des chiens par exemple) pour engager une conversation.

Nous avons sûrement été au cœur des conversations au club échangiste le soir de notre visite. Je m'imagine un petit dialogue dans le sauna ou au bar entre les deux hommes et d'autres client·e·s nu·e·s de l'établissement :



— Aujourd'hui, il y a un photographe de Berlin, un gars bizarre, qui est passé au village. Il avait des lunettes blanches en plastique. Il y avait aussi une femme. Je les ai invité·e·s à la maison.

— Le gars a pris une photo de moi pour une exposition. Ma femme voulait absolument que je me change. Elle est sortie me prendre un coton ouaté, autre chose que mon Thor Steinar [une marque associée à l'extrême droite]. Je voulais me raser, mais ma femme a dit que j'étais toujours comme ça. C'est pas faux...

— La femme qui était avec le gars de Berlin a pâli quand elle a vu ton horloge... Elle aurait dû boire un verre de mousseux. Ça l'aurait détendue...

— Et la musique ? Tu penses qu'elle l'a aimée ?

— Quand ils sont partis, après la photo, je leur ai dit qu'ils devraient se louer un *camping-car*, ce serait plus pratique.

♦ ♦ ♦

Quelques mois plus tard, tu es retourné, seul, dans la région pour photographier des paysages enneigés. Tu m'as envoyé une photo du *Mittellandkanal*, dédiée «à mon accompagnatrice, qui aime tant ces lieux paumés».

Je voulais te répondre, de mon appartement en ville, que ce qui vaut pour les gens «intéressants» vaut aussi pour les paysages. Ce qui m'intéresse vraiment me plaît aussi, même si je ne pourrais pas les lire de nouveau, encore et encore, et surtout parce que je n'ai pas à y vivre. À terme, ce serait épuisant.



